

Quelques femmes illustres

DE LA RENAISSANCE ITALIENNE

A PRES les sombres années du superstitieux Moyen-Age, la Renaissance italienne arrive comme un épanouissement brillant de l'âme humaine, heureuse de se trouver libre enfin, fière de ses capacités, et surprise des mille sensations nouvelles qui l'agitent et la font vivre. Elle secoue, de ses ailes, la torpeur d'un sommeil léthargique qui a duré des siècles, et ce réveil soudain, cette effervescence, produisent des génies, tel qu'on en avait guère vus depuis l'âge d'or de Périclès. Ce n'était pas un art qui rendait ces hommes immortels, mais plusieurs à la fois.

Léonard de Vinci était poète, peintre et mathématicien. Michel-Ange créa des chefs-d'œuvre d'architecture, de poésie, de peinture et de sculpture. Pic de la Mirandole est resté le type du génie universel. Et les femmes de ce temps ont, elles aussi, une ne sais quoi qui les distingue de toute autre époque. Chez ces brillantes créatures de la Renaissance, on trouvait une joie de vivre, une capacité et un désir effrénés de jouir unis à la plus profonde érudition. Ce n'était pas des Femmes Savantes à la Molière, car il n'y avait aucune superficialité dans leurs connaissances. Ce n'était point non plus des bas-bleus, car, tout en possédant à fond le grec et le latin, elles conservaient l'enjouement et la grâce féminine, si attrayants à l'autre sexe. Jamais depuis a-t-on vu tant de perfections réunies : la beauté idéale, la séduction captivante, jointes à un esprit cultivé et à une érudition rare. Tel est le type de ces femmes illustres, qu'elles se nomment Vittoria Colonna, Lucrèce Borgia ou Isabelle d'Este.

Parlons maintenant en détail de quelques-unes de ces doctes charmeuses.

La famille de Médicis, patronne de l'art et des belles-lettres inaugura

pour ainsi dire la grande ère à Florence. Lucrèce Borgia (née en 1430), la mère du célèbre Côme, et Clarice, son épouse étaient des femmes pieuses et distinguées, la première surtout, qui eut son salon littéraire à la Villa de Cafaggiolo. Mais que de tragédies se jouèrent ensuite dans cette princière maison de Médicis ! Son-geons à Isabelle Orsini et Eléonore de Gonzague, périssant toutes deux, par la main de leur époux ; à Blanca Capello, (1548-1587), la belle et intrigante Vénitienne, qui, au décès de son premier mari par le glaive de l'assassin, épousa François de Médicis trois semaines après la mort de sa femme Jeanne d'Autriche, morte de chagrin, la pauvre. Le sort la vengea, car Blanche et son coupable époux, moururent empoisonnés, le même jour en 1587.

La maison d'Anjou régnait alors à Naples, mais les règnes des deux Jeanne furent alors marqués par des crimes terribles. La première de ces souveraines eut quatre époux ; dont le premier fut poignardé dans un guet-apens, tandis que Jeanne fut elle-même assassinée par son neveu et fils adoptif, Charles de Durrazzo. La maison de Ferrare a une histoire moins sanglante, bien qu'Alphonse d'Este devint l'époux de Lucrèce Borgia. Mais la fille du Pape Alexandre VI et la sœur de César Borgia n'était pas aussi méchante que le prétendent certains historiens. Elle se maria deux fois, il est vrai, avant l'âge de vingt ans, mais en somme elle était l'instrument et la victime de sa terrible famille. Après son troisième mariage, elle mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort.

Son fils Ercole épousa Renée de France. La fille de Louis XII, petite et difforme, formait un frappant contraste avec les radieuses beautés de la cour de Ferrare, et l'accueil qu'elle

y reçut d'abord, fut froid au dire de Clément Marot qui adressa les vers suivants à Marguerite de Navarre :

Ha! Marguerite, écoute la souffrance
Du noble cœur de Renée de France
Puis comme sœur plus fort que d'espérance
Console-la.

Tu sais comme hors son pays alla,
Et que parents et amis laissa-la,
Mais tu ne sais quel traitement elle a
En terre estrange

Elle ne voit ceux à qui se veut plaindre
Son œil ragant si loing ne peut atteindre ;
Et puis les monts pour ce bien lui estaindre
Sont entre deux.

Mais le corps fragile de la duchesse de Ferrare cachait une belle âme, et une rare intelligence, et bientôt elle sut attirer à sa cour tous les grands génies de l'époque. Sa fille cadette, Léonore chantée du Tasse, est descendue à la postérité par l'amour malheureux que ce barde immortel lui porta.

Le souffle de Réformation avait passé les Alpes, et pénétré même dans le petit duché de la famille d'Este : Renée de Ferrare devint protestante en 1554, et, après la mort de son époux, alla finir ses jours en France, près des Huguenots, au château de Montargis. Avant de quitter la cour de Ferrare, n'oublions pas de mentionner les deux ravissantes sœurs, Béatrice et Isabelle d'Este, dont l'une, la duchesse de Milan, mourut à la fleur de l'âge (elle n'avait que vingt-deux ans) regrettée de tous par son esprit et sa beauté, tandis que l'autre la marquise de Mantua (1474-1539) eut un brillant cercle littéraire, auquel appartenait sa belle-sœur et grande amie, l'intelligente et vertueuse Elisabeth de Gonzague.

Une autre grande dame de cette époque, Catherine Cornaro, reine de Chypre mérite plus qu'une mention passagère, car sa romanesque histoire semble plutôt tirée des Mille et une Nuits.

Le descendant de Guy de Lusignan, Jacques II, roi de Chypre, voulut consolider son alliance avec la puissante République de Venise, en épousant une de ses filles. Le choix tom-